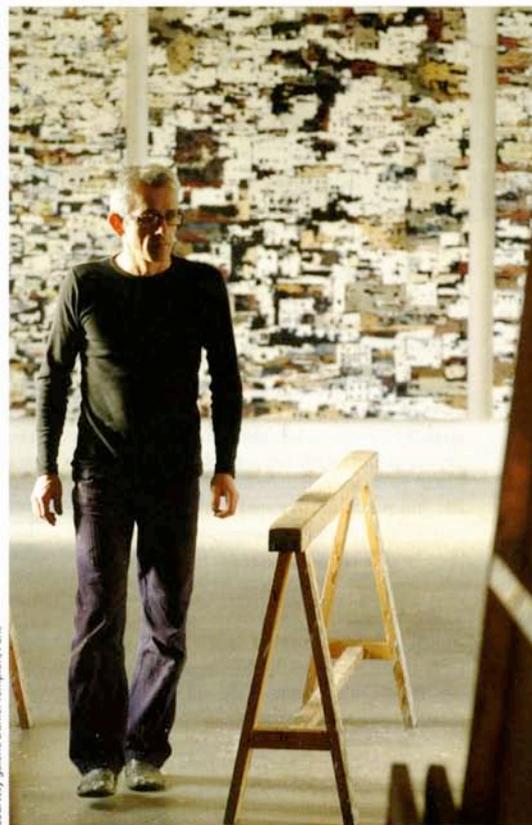


Philippe Cognée le monde en frémissement

L'artiste nomade réalise des tableaux aux effets vibratoires inspirés du monde environnant et de ses objets, à l'aide d'outils actuels et d'un procédé inédit. Troublant.

PHILIPPE COGNÉE, né près de Nantes, a un succès fou : après sa commande de quarante-quatre panneaux circulaires pour les salles du Grand Commun au château de Versailles (*Écho*, 2011), deux de ses derniers tableaux (« Tel Aviv », 2011) furent exposés lors de la dernière FIAC et vendus – rapidement – sur le stand de la galerie Templon. Auparavant, il nous a entretenus sur sa technique servant un vaste répertoire de paysages, de natures mortes et de portraits.

La cire colorée a coulé très tôt dans les veines de ce peintre : « Je ne savais pas encore écrire, mais je me rappelle l'odeur et la lumière du bleu outremer... » Après une enfance et une adolescence béninoises agrémentées de cours de dessin, il revient en France et entre aux beaux-arts de Nantes pour sept ans, jusqu'en 1982. En 1984, il expose à la galerie Gillespie-Laage-Salomon à Paris. Un début sur le marché plutôt rapide pour cet ancien enseignant à l'école des beaux-arts d'Angers, professeur à l'École nationale des beaux-arts de Paris depuis six ans, nommé au prix Marcel Duchamp 2004 et courtisé par de grandes institutions, galeries et musées internationaux. Ce départ fulgurant, il l'explique par l'intérêt d'alors pour le renouvellement de la figuration, l'ouverture des FRAC et la curiosité de certains critiques d'art comme Hector Obalk. En 1990-1991, il est à Rome, à la villa Médicis. Le séjour s'avère décevant : « J'étais un mauvais pensionnaire, trop souvent en déplacement et dans une crise de renouvellement. » Il lui faut donc trouver une nouvelle forme d'art afin que son travail sur la mémoire de l'Afrique, « compromis entre la statuaire et la peinture » influencé par la mythologie, Matisse, Picasso, Masson, Pollock, le Douanier Rousseau ou encore De Chirico « ne devienne trop un style ». En Italie, il pense à la banlieue : « En



Courtesy galerie Daniel Templon, Paris

Philippe Cognée (né en 1957) dans son atelier.

banlieue, que voit-on ? Des vaches qui broutent près d'un périphérique et d'un supermarché... Ce langage universel m'intéresse. » Ce monde ni tout à fait campagne, ni tout à fait ville, « entre autoroute, atelier, supermarché et tous les objets aménagés », l'artiste s'en saisit dès 1992 pour ne plus le quitter. Des objets du quotidien « que

l'on ne voit plus » – *Baignoire* (1995), *La Chaise* (1995), *Congélateur et piscine rouge* (1994) –, des paysages naturels, des architectures délicuescentes (*Grand Immeuble II* (1999), *Bilbao* (2003)), des portraits (*Autoportrait*, 2006) et des natures mortes – *Carcasses rouges* (2004), *Vanité* (2006) – saisissantes investissent la toile dans un rapport diversifié à la dimension et au rythme, souligné par un procédé pour le moins... particulier. Tout est d'abord chez lui question d'échelle et de perspective. Les objets s'érigent en véritables monuments par leur démesure (« un objet, une architecture ») et les carcasses de viande, si elles sont rétrécies, se répètent en série tel un travelling sans fin. Il puise sur le site Google Earth (« Google Miami », 2009) des vues satellitaires dont il extrait des plans rapprochés, pour des « visions verticales, mécaniques et froides du monde [...] frisant l'abstraction ». Au-delà des métamorphoses par rétraction, répétition, emphase ou déplacement de l'angle de vision, Philippe Cognée libère le sujet de sa représentation pour lui conférer, grâce à l'encaustique, une image inlassablement trouble, enfouie, prête à imposer, presque fragile. « J'ai vite remarqué qu'en faisant couler de la cire sur un film plastique, l'effet obtenu était aussi brillant qu'un miroir. » Il perfectionne alors le processus, certes ancien, qui devient SA signature. En premier lieu, le peintre projette sur la toile une photo ou un extrait de film, ceux-ci n'étant

que des « indications, car souvent je rajoute un élément ou reconstruis l'espace ». Puis il trempe son pinceau dans de la cire d'abeille additionnée d'adjuvant, chauffée au bain-marie, et peint sur une toile « souvent à plat, parfois à la verticale ». Ensuite, il entoure celle-ci d'un film plastique polyester, dont il réchauffe la surface au fer à

Galerie Daniel Templon

Paris

PHILIPPE COGNÉE LA GAZETTE DROUOT, 20 janvier 2012

repasser. Enfin, il retire le film... Le résultat est tout simplement captivant : du modèle prédéterminé et fixe surgit l'empreinte, délicate, qui vacille et vibre dans la matière. Un second sujet auparavant invisible prend vie, plus périlleux. « Le fer aplatit le matériau et crée une sorte de peau. Les couleurs s'entremêlent et produisent cet effet fantomatique. » Peindrait-il pour mieux en détruire les formes ? « On reconnaît un artiste par son geste », dit-il, « par sa matière, comme Vélasquez ou Rembrandt. Or je fais un geste iconoclaste : je détruis. Dans mon travail, il y a toujours un acte de construction et d'agression, car lorsqu'il y a un changement d'état, il y a création ». Au royaume plastique de Cognée, les actions « faire, défaire pour refaire » sont reines. Son travail ne se borne pas au suivi d'une méthode immuable, car la force et la poésie de ses œuvres résident dans la conjonction de divers éléments. Le dépassement double du sujet par l'utilisation d'une manière artisanale, originale, le choix de formats ou de points de vue différents de la réalité associés à une palette très large, parfois éclatante, proche du pop art, participent à la création de compositions denses dont l'effet perceptif est sans cesse renouvelé. « Si j'arrive à créer au-delà du sujet, à faire que la technique le dépasse tout en le laissant en place, le tableau est réussi. » L'artiste nous exhorte à voir autrement le monde, ses habitants, ses objets, ses lieux de passage, ses *no man's land*, en leur insufflant un caractère universel et moderne. Pour cela, il voyage beaucoup – de la Namibie à Israël, en passant par la Syrie – et



Philippe Cognée, *Couloir d'hôtel à Tokyo*, 2009, peinture à la cire sur toile, 150 x 200 cm.

photographie, filme notre environnement en en saisissant des fragments, utilise des caméras et des ordinateurs, dont même les « bugs » sont source de création ! De plus, le peintre a le talent

modeste : « Je n'ai pas d'imagination [...] souvent, je ne sais pas quoi faire », répète-t-il. On a peine à le croire tant ses œuvres, insaisissables, aux sources multiples, révèlent une puissante faculté de réinvention, parfois prémonitrice (*New York*, 2001). Philippe Cognée nous offre un monde de lumière éblouissante. Un univers indéfini, « entre-deux », peint souvent à la manière d'un cinéaste, qui chavire dans la tourmente d'un pinceau métamorphosé par le fer. ●

- Galerie Daniel Templon, 30, rue Beaubourg, Paris III^e, tél. : 01 42 72 14 10.

À VOIR

- *Écho*, vestibule de l'appartement du Dauphin, château de Versailles, exposition permanente, ouverte tij sauf lundi de 9 h à 18 h 30, www.chateauversailles.fr
- « Le réel est inadmissible, d'ailleurs il n'existe pas », exposition collective, ESBA Nantes Métropole, HAB Galerie du Hangar à bananes, 21, quai des Antilles, île de Nantes, tél. : 02 28 08 77 28, www.esba-nantes.fr - Jusqu'au 5 février.

À LIRE

Philippe Cognée, par Christian Bernard, introduction Henry-Claude Cousseau, éditions Daniel Templon, Paris, 2009.



Philippe Cognée, *Vanité 2*, 2006, peinture à la cire sur toile, diptyque.